

Prologue

ELSBETH ZWEIFEL

Mes parents étaient des semi-nomades. Dès que la première neige recouvrait le paysage, on nous disait, allez dans la vallée, à la rivière, là-bas le lit est chaud, les histoires de grand-mère vraies. Quand le chant des oiseaux se faisait bruyant sous la gloriette, la journée claire, une fièvre nous poussait vers la montagne. Les enfants, le chien et les chats traversaient, le pas réticent, la neige indolente. Les jeunes poules, les porcs, déjà commandés. Derrière la maison, tendres, les premières primevères.

Dans les premiers textes, il y a de la neige, toujours cette neige, et moi, l'enfant, qui jouais avec la puissance de la neige. «La neige n'est pas blanche, elle est rouge, elle est noire comme la mort», disait-elle.

Plusieurs jours de l'année, le chemin de l'école était un drame avec son personnel. Le chemin en hiver avec la mère, les skis de l'enfant sur ses épaules, et Albert avec la pelle, au milieu l'enfant et une lampe qui s'éteignait régulièrement, à chaque tempête. Encore à une bonne distance de l'école, l'enfant s'asseyait dans la neige et criait: «Je reste ici.» Ainsi pouvait-on voir, sur le versant de la montagne, en plein milieu, un point de lumière.

La neige donnait du souci également au père, les masses blanches s'accrochaient aux câbles porteurs de son téléphérique comme un col roulé gelé. Pour les petites roues et pour l'enfant assise dans la caisse qui devait aller à l'école, c'était l'épreuve du feu. Mais le père, resté en haut, veillait au grain.

Jusqu'en hiver, l'enfant descendait à l'école primaire de la vallée en téléphérique. Quand ses jambes furent assez longues, elle put fréquenter l'école de la montagne, à Braunwald.

Sur le chemin en été, à la montagne, on se croyait au paradis, lorsque fleurissaient les moindres fleurs, que le parfum du thym et du cumin transporté par une délicate brise arrivait aux narines de l'enfant, et que de petits scarabées et minuscules araignées venaient se promener sur ses doigts, le concert des grillons, elle l'adorait également.

Au fond de la vallée, il y avait l'hôtel Diesbach, moi, Amalia, la cadette de trois filles, je suis née dans cette grande bâtie. Nous les enfants nous devions manger comme des princesses, il était interdit de boire bruyamment, d'ouvrir la bouche en mâchant, ne pas parler la bouche pleine.

Dans la maison d'à côté vivaient Nänni et Anna, deux ouvrières d'usine. Nänni était une femme qui semblait sortie tout droit du livre pour enfants *Staub*, elle prenait le petit paquet vagissant, l'enveloppait soigneusement d'un linge, laissait un bout de papier où elle avait écrit «Nänni» dans le petit lit et disparaissait dans la pièce d'à côté. Au restaurant, la mère s'en doutait, parce que le silence régnait à nouveau à l'étage supérieur.

Les gens dans la vallée tout comme à la montagne avaient leur propre langue, ce timbre chantant, du son le plus aigu au plus bas, des lettres qui disparaissaient, et leurs phrases étaient composées de deux ou trois mots. *Já schuu, morä dä, tüüf underem Schnee, zundersch undä und im Gwürz, weisch.* «Mais qu'est-ce que tu penses, demain, sous la neige, en profondeur, tout au fond dans les buissons, tu vois.»

Dans la vallée, il arrivait que quelqu'un s'attache une pierre autour du ventre et qu'on le retrouve pris dans une des grilles d'usine aménagées dans les eaux de la Linth. Ou qu'un paysan, dans sa grange, se noue une corde autour du cou et que sa femme le retrouve le lendemain matin, encore pendu. Des histoires de morts apparaissant la nuit comme des fantômes, j'en entendais uniquement qui provenaient des villages catholiques. Personne n'en parlait à nous autres enfants, mais nous le savions et n'en dormions plus la nuit.

La grand-mère vivait aussi dans la vallée de la Linth, dans sa maison au bord de la rivière, elle pouvait raconter de très longues histoires sur son enfance et son adolescence à Höngg et sur son père qui gérait le bureau de poste et un bar à vin d'étudiants zurichoises. Que grand-mère était mariée et qu'elle avait quatre fils, qu'un des quatre était mon père, je n'y pensais même pas, il y avait le père de Höngg et il y avait la grand-mère.

Mon préféré, c'était Sepp de la montagne. Il me voyait, moi l'enfant, sur le chemin de l'école, me saluait en souriant. Il était encore un petit garçon lorsqu'il est monté du Schächental avec son père chez un paysan où il est resté toute sa vie. Sepp était souvent là quand

l'enfant était désespérée et que ses parents, vu la montagne de travail au restaurant, n'avaient pas le temps pour les petites douleurs enfantines.

Un lundi de septembre, on trouva des traces de sang sur les cailloux, et Sepp se mit à expliquer: «Tu t'imagines pas comme ça peut saigner, un nez?» L'enfant et Sepp rirent, car ils savaient...

Et puis Albert, un grand-père, âgé, on disait qu'il était marié et que sa femme était dans la vallée. *Es ou miis, «Femme» ou «la mienne», disait-il toujours avec un grain de malice, il était toujours là aussi.* À table, il avait sa place à côté du père et de la mère, il pouvait sans s'inquiéter couper des morceaux de pain dans la soupe, l'aspirer bruyamment, tout en appuyant confortablement ses avant-bras sur le bois de la table.

Albert fendait du bois, donnait à manger aux cochons, en été il montait le foin sauvage par l'échelle. En hiver il déblayait le chemin. Le soir il était assis au salon, avec la famille, lisait le journal ou parlait de sa journée. Quand Albert descendait voir sa femme dans la vallée, il revenait juste avant d'aller traire, cherchait ma mère, lui annonçait qu'il était de retour et qu'il allait traire. Alors son chapeau, avec tout le reste, fut de travers, et le voilà couché par terre. Il fit des allers-retours en se roulant comme un petit enfant, jura et rouspéta. La mère alla le voir, lui apporta un café bien chaud et l'aida à se relever.

«Ça va aller maintenant, Martha, tu peux toujours revenir voir comment ça va pendant que je traie.»

Fini aussi était toujours là, elle était le bras droit de la mère. Fini n'était pas nurse, seulement dans des situations d'urgence. Et l'enfant était une spécialiste de telles situations. Où sont mes grosouliers? Un trou dans les collants et dans les cheveux ces petites bestioles!

Mais voilà qu'elle me balançait mes souliers et des collants propres, et de hurler: «Espèce d'idiot...» Et la mère, déjà sur le seuil de la porte, qui se mettait à entonner un bis menaçant de sa voix de soprano. Je courais me cacher en pleurant de colère et d'abandon. Les deux femmes se mettaient à ma recherche, plus tard elles m'apportaient le repas.

Selon la saison, il y avait encore d'autres femmes comme Alba, Gretel et Giuseppina d'Italie, d'Autriche et de Yougoslavie. En Allemagne, c'était la guerre.

Les parents, l'instituteur et le prêtre dans la vallée n'approuvaient pas qu'on explique toujours tout aux enfants. «Ils l'apprendront bien assez tôt», c'était leur phrase. Pendant la guerre, ce silence était gros, aussi gros que le tas du dépotoir à l'Allemend, et la fumée montrante nous irritait les narines.

Nous les enfants ne disions pas tout non plus aux parents: comme le fait qu'en bas, dans la vallée, nous posions une oreille sur la voie du chemin de fer en attendant le bruit et les cahots du train qui s'approche. Un conducteur des CFF s'en est plaint, et mes parents ont reçu un avertissement téléphonique.

Le bois à fumer et les clopes restaient également notre affaire bien à nous, parfois on voyait monter un petit nuage au-dessus du vieux toit.

Voilà ce qui se passa dans la vallée de la Linth et sur l'Orenberg dans les années quarante et cinquante du siècle dernier.

Trente ans plus tard, en retraversant ce paysage qui m'était familier, je ressentais une tristesse inexplicable, à la fois une familiarité et un sentiment d'étrangeté. Est-ce cela l'état de quand on se souvient?

Quelle langue est-ce qu'il parle, le souvenir? Qu'est-ce qui se passe en moi quand les deux mondes se rencontrent, autrefois, aujourd'hui?

Des images, des paroles, des ambiances se mettent à parler, à la recherche d'un lieu familier. Les éricacées en fleurs et le parfum de la menthe verte.

Un autre paysage, les mêmes personnages. Au fil du récit, de nouveaux personnages venaient sans cesse à l'esprit de l'auteur, des personnages qui voulaient parler. Elle se met à jouer, parfois à se disputer avec eux. Pour savoir comment doivent être les couleurs, clair ou foncé, comment doivent être sa pensée, sa langue ou ses actions.

Je tiens les fils dans mes mains, parfois je les laisse aller jusqu'à ce que mon corps me donne un signe. Si le rouge sur les cailloux était du sang ou des pétales de fleurs rouges pulvérisées dans l'eau de pluie, nous l'apprendrons plus tard.

Qu'est-ce qui se passe quand il n'y a là que le néant, que le vide?

Incipit de l'ouvrage «Das Bündel Zeit» («Le petit faix de temps»), texte choisi et traduit de l'allemand par Renato Weber.

biblio

Das Bündel Zeit

Limmat Verlag, 2017.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation CErli, de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO SCHORRO

bio

L'AUTEURE Elsbeth Zweifel est née en 1938 à Diesbach (aujourd'hui dans la commune de Glaris Sud). Elle a grandi dans sa campagne natale, entre la vallée et la montagne, et s'est ensuite installée à Zurich, qu'elle a quittée pour des séjours à Lausanne, Londres et Bergame. Elle a enseigné dans une école professionnelle pour aides-soignants. Membre d'un groupe de poésie zurichoises, elle est poète et auteure de récits lyriques. Salué par Lukas Bärfuss, le récit autobiographique *Das Bündel Zeit* («Le petit faix de temps») est sa première publication.

LE TRADUCTEUR Né en 1987 et originaire des Grisons, Renato Weber a passé son adolescence en Suisse romande puis a étudié les lettres françaises et italiennes à Bâle, Pavie et Neuchâtel, où il a également été assistant diplômé. Il a enseigné à différents niveaux (au gymnase et à des adultes) et a codirigé la revue *Les Lettres et les Arts*. Il s'est toujours intéressé à la traduction – littéraire ou non – et a notamment traduit le recueil de nouvelles *Milò d'Alberto Nessi* (Bernard Campiche, 2016) à quatre mains avec Christian Viredaz. Dans un texte à découvrir sur www.lecourrier.ch/inedits, il évoque les défis de la prose d'Elsbeth Zweifel pour le traducteur.